

Commentaires de lecture

Essai

Gérald Alexis, Gérald Baril, Manouane Beauchamp, Gaétan Bélanger, Yvan Cliche, Yves Laberge, Thérèse Lamartine, Laurent Laplante et Michel Peterson

Numéro 141, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80817ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Alexis, G., Baril, G., Beauchamp, M., Bélanger, G., Cliche, Y., Laberge, Y., Lamartine, T., Laplante, L. & Peterson, M. (2016). Compte rendu de [Commentaires de lecture : essai]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (141), 61–64.

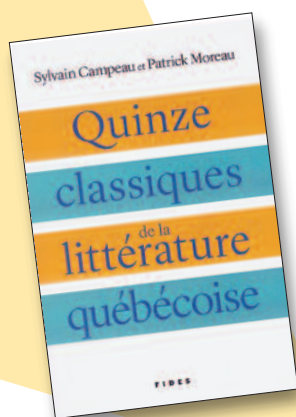
Sylvain Campeau et Patrick Moreau
QUINZE CLASSIQUES DE LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE
 Fides, Montréal, 2015, 265 p. ; 24,95 \$

Les classiques ont-ils encore une utilité de nos jours? En fait, pourquoi devrait-on s'en passer? On ne peut nier que des œuvres brillent plus que d'autres, au firmament littéraire, et nous apparaissent dès lors comme des repères communs sur la route de l'aventure humaine. Sylvain Campeau et Patrick Moreau ne doutent pas de l'importance des classiques pour une littérature et, plus largement, pour une culture. En témoigne leur passage à l'acte. Sous leur direction paraît cet ouvrage collectif, réunissant quinze textes de spécialistes de la littérature québécoise traitant chacun d'un classique.

Les codirecteurs de la publication n'ont pas pris la responsabilité de dresser la liste de ces œuvres phares. Ils ont fait appel à l'historien de la littérature québécoise Michel Biron, qui prend soin de mentionner dans un préambule que sa liste demeure ouverte. En effet, les classiques constituent un patrimoine collectif, ce qui implique une reconnaissance, à la fois par un public lecteur et par des institutions. L'élection d'une œuvre au statut de classique, et son maintien dans ce statut, passent par un processus sociologique complexe, auquel participent évidemment les experts. Notons ici que le livre est intitulé «quinze classiques» et non «les quinze classiques».

Comme l'annonce l'introduction de l'ouvrage, les collaborateurs présentent les titres choisis «afin d'en montrer la richesse intrinsèque, mais aussi l'aspect significatif pour l'évolution de la littérature québécoise». C'est dire que ces analyses auront une utilité pour l'enseignement, mais aussi un intérêt pour le grand public lecteur, qui y sera encouragé à découvrir les œuvres, ou encore y trouvera à enrichir la compréhension et l'interprétation de ses lectures.

Côté poésie, on ne sera pas étonné de retrouver parmi les élus *Regards et jeux dans l'espace* de Saint-Denys Garneau et les *Poésies* d'Émile Nelligan. Une question très juste est posée par Nelson Charest dans son texte sur Nelligan, et qui est également valable pour Saint-Denys Garneau: ces poètes sont entourés d'un mythe, mais leurs poèmes sont-ils lus? On conçoit en effet la pertinence d'inciter à les lire. Le cas d'Alain Grandbois est différent. C'est un auteur moins largement connu et le recueil *Les îles de la nuit* est peut-être apprécié à sa juste valeur surtout par les spécialistes. Quant à Gaston Miron, les nombreuses réminiscences de son personnage et de son œuvre dans la vie culturelle d'aujourd'hui témoignent de sa stature. Comme le souligne Claude Filteau, l'auteur de *L'homme rapaillé* est surtout vu comme un écrivain engagé pour une société plus égalitaire et un



Québec indépendant, mais sa poésie n'est pas toujours perçue dans toute sa profondeur.

Parmi les œuvres commentées, on constate la supériorité en nombre des récits de fiction et cela reflète la faveur populaire pour le genre. Du roman *Le Survenant* de Germaine Guèvremont à *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin, en passant par *Le torrent* d'Anne Hébert, on se penche sur des œuvres qui, en plus d'avoir été largement acclamées au moment de leur parution, sont encore appréciées des lecteurs contemporains. Entre autres, *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy, qui fut adapté au cinéma et valut à son auteure le prix Femina en 1947, donne accès à un certain Montréal des années 1940. Selon Sophie Marcotte, on lit beaucoup l'œuvre aujourd'hui pour cette valeur historique. Le «petit roman» *Le libraire* de Gérard Bessette, traduit et apprécié en plusieurs langues, est peut-être devenu un classique parce qu'on ne se lasse pas de l'interpréter et de le réinterpréter. *Prochain épisode* d'Hubert Aquin est présenté par Guylaine Massoutre comme «un roman cultivé et québécois, qui fait le pont entre l'Amérique et l'Europe dans sa géographie fictionnelle». Figurent encore au tableau les romans *Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais et *L'avalée des avalés* de Réjean Ducharme, deux événements littéraires des années 1960 dont les échos sont encore bien perceptibles.

Une seule pièce de théâtre se retrouve dans le portrait de groupe, sans conteste la référence en dramaturgie québécoise: *Les belles-sœurs* de Michel Tremblay. Également un seul classique pour représenter l'essai: *La ligne du risque* de Pierre Vadeboncoeur. Enfin, Jacques Ferron, qui pour plusieurs a atteint la perfection dans un genre peu fréquenté, voit ici confirmée la valeur classique de ses courts et truculents récits. Marcel Olscamp avance qu'il faut lire les *Contes* de Ferron parce qu'ils sont au fondement de l'identité québécoise. Sans grand risque de se tromper, on pourrait dire que la collection rassemblée dans l'ouvrage participe de ce fondement.

Gérald Baril

Gaétan Bélanger
**LES BOOMERS SONT-ILS COUPABLES ?
 DOIT-ON VRAIMENT SOUHAITER QU'ILS CRÈVENT ?**
 M Éditeur, Montréal, 2015, 144 p. ; 13,95 \$

Avec fougue et de fiables documents à l'appui, Gaétan Bélanger se porte à la défense des baby-boomers, victimes, selon lui, d'un dénigrement injustifié. Dénigrement souvent propulsé par la volonté des nantis d'esquiver le blâme que mérite leur voracité: «En désignant les boomers comme boucs émissaires, ils [les privilégiés] détournent l'attention des vraies injustices: les inégalités croissantes entre les plus riches et le reste de la population, les profits des entreprises en hausse exponentielle sans contribution fiscale correspondante». La démonstration, globalement convaincante, se déploie sur deux fronts: les boomers ne méritent pas l'opprobre; les difficultés de notre petit monde découlent non d'un conflit entre générations, mais de



l'hégémonie d'une classe riche.

Depuis déjà un quart de siècle, l'analyse que mène Bélanger se heurte à un certain nombre de nébulosités. La première porte sur la description du baby-boom : alors que François Ricard (*La génération lyrique*, Boréal, 1992) scinde le phénomène en deux flots québécois distincts et situe en 1942-1943 la première

recrudescence des naissances, Bélanger présente comme un consensus une autre définition du boom : « Entre 1946 et 1964, période généralement considérée comme étant celle du baby-boom au Canada ». Moment et décor différent. Une seconde difficulté provient de la propension viscérale des collectivités à charger un bouc émissaire de la responsabilité de leurs difficultés. À juste titre, l'auteur voit dans cette détestation irréfléchie une injustice cruelle et coûteuse : « [...] comment peut-on, sérieusement, attribuer à toute une génération des traits communs, des caractéristiques qui s'appliquent à l'ensemble, ou même juste à la majorité ? » Le mérite de Bélanger consistera à étayer d'un examen méticuleux chacun des chefs d'accusation formulés à l'encontre des boomers ; dans les pires cas, comme ceux de Richard Martineau ou d'Alain Samson, le grief se vide en ballon percé.

Peut-être l'essayiste court-il un risque à décrire les boomers comme confrontés eux aussi aux aléas de l'évolution socioéconomique ou même défavorisés plus que d'autres segments de la collectivité : les privilégiés de la fortune deviendraient, en lieu et place des boomers, les cibles d'une nouvelle généralisation abusive. Du coup, l'analyse négligerait nombre de facteurs, dont le rendement boursier, le poids de la dette publique, la qualité des équipes ministérielles, les gaspillages militaires... Elle substituerait un bouc émissaire au précédent, tout en sous-estimant les culpabilités sectorielles.

Laurent Laplante

Patricia Smart
DE MARIE DE L'INCARNATION À NELLY ARCAN
SE DIRE, SE FAIRE PAR L'ÉCRITURE INTIME
Boréal, Montréal, 2014, 430 p. ; 29,95 \$

PRIX JEAN-ÉTHIER-BLAIS 2015

Il y a quelque temps, j'ai rêvé de Nelly Arcan. Elle se présente sur un plateau de télévision vêtue d'un tailleur Chanel noir et d'un chemisier ivoire boutonné jusqu'au cou, les cheveux libres et le même regard désespéré. Malaise. Qu'est-ce que le pou (c'est ainsi que Nelly Arcan

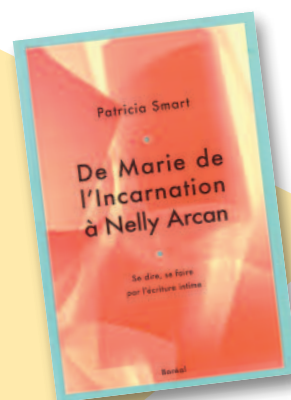
désigne l'animateur de *Tout le monde en parle* dans sa nouvelle « La honte ») et le fou, le journaliste et l'humoriste, vont bien pouvoir lui dire s'il n'y a plus de décolleté sur lequel s'épancher ? Lui parler de littérature ? Allons, un peu de sérieux ! Réduits à quia, ils pérorent à qui mieux mieux en se fondant dans le rêve, lequel renvoie à une interview humiliante d'Arcan à *Tout le monde en parle*, et à la sécheresse de cœur des quatre hommes présents devant celle qui se noie.

La littérature est un chemin périlleux à emprunter pour les femmes. De nos jours encore, s'il est besoin de le préciser. Patricia Smart, professeure émérite à l'Université Carleton, explore le « je » féminin d'ici qui a osé s'écrire pendant plus de trois siècles, du début de la colonie à nos jours. Autobiographes, épistolières ou diaristes, elles sont une trentaine ; Smart les situe dans leur époque et analyse avec minutie le contenu et la portée de ces écritures intimes.

Le cycle s'amorce par une entrée en lettres flamboyante, celle de Marie Guyart, dite de l'Incarnation, qui au XVII^e siècle rompt avec son devoir maternel, délaisse son fils de onze ans et choisit l'aventure de la Nouvelle-France. C'est dans une tension irrésolue entre le divin et l'humain, nous apprend Smart, que s'élabore la seule autobiographie spirituelle féminine d'Amérique. La grande mystique, qui a connu l'amour physique, est consciente de son « corps dilaté, possédé, brisé ou prêt à exploser sous la pression de l'immense amour qui l'abrite ». Elle se désenclave de son ego par l'ascèse et les privations multiples. Ce faisant, elle renforce son caractère déjà bien trempé, et donne, selon l'essayiste, les pages parmi les plus érotiques de la littérature québécoise. Béatifiée en 1980, puis canonisée en 2014, elle suscite aujourd'hui, par son itinéraire, un intérêt redoublé.

Le même couvent, celui des Ursulines de Québec, relie sa fondatrice Marie de l'Incarnation et l'élève Claire Martin qui, trois siècles plus tard, y étudie. Smart paraphrase Boileau : « Enfin Claire Martin vint ». Le récit de la deuxième autobiographie féminine, intitulé *Dans un gant de fer*, secoue la société canadienne-française en pleine Révolution tranquille. Appuyé sur un pacte d'authenticité avéré, son « je », diffracté sur l'horreur d'une enfance, dévoile la cruauté tant familiale, sociale que religieuse.

Dans le vaste désert qui sépare l'amazone missionnaire et l'enfant martyr, alors que l'espace vital des femmes se rétrécit peu à peu, Smart fouille les archives et retrace la correspondance et les journaux intimes de femmes écartelées entre leurs devoirs et leurs désirs. Parmi celles-là, Julie Papineau dont elle reprend les portraits opposés, celui acéré de Fernand Ouellet et celui romancé de Micheline Lachance, et redessine un tableau évolutif, fait à partir des deux compositions. Il s'en



dégage l'idée que c'est faute de pouvoir que Julie Papineau, ardente patriote, serait devenue cette compagne hargneuse et cette mère autoritaire.

Lorsqu'elle aborde le « matriarcat » canadien-français, prenant soin de loger le mot entre guillemets, on aurait aimé que l'essayiste corrige cette bêtise de l'histoire. Si le patriarcat est l'organisation sociale dans laquelle l'homme exerce le pouvoir dans les domaines politique, économique, religieux, qu'est-ce donc que ce soi-disant matriarcat ? Pensez, les Canadiennes françaises s'étaient vu retirer le droit de vote en 1849 ; elles ne le recouvreront qu'un siècle plus tard, en 1940.

Le voyage au long cours dans ces écritures intimes s'achève sur une autre figure de style, l'autofiction, que Nelly Arcan, mue par une conscience suraiguë de son image, poussera dans ses extrêmes limites, aux confins de contradictions intenable qui finiront par la briser. Elle était belle, talentueuse et soluble dans cette modernité qu'elle embrassait et exécrait tout à la fois. Pétrie d'intelligence, son œuvre scandaleuse s'aboute à l'origine de notre monde. Dans *Putain*, elle écrit : « Ce qui me tue était là bien avant moi, [...] on peut porter en soi le récit de trois siècles sans histoire ».

De l'incarnation d'une Marie Guyart qui a forgé son destin à la dissolution dans le néant d'une Nelly Arcan, les plumes féminines transcendent les genres littéraires où souvent se fusionnent auteure, narratrice et personnage, et tracent des frontières fluides entre l'autobiographie, la correspondance, le journal intime et l'autofiction. Quel qu'en soit le registre, leurs textes sont des bouées de sauvetage, des têtes chercheuses, des marqueurs d'identité timides ou rebelles. Les sources de référence primaires de l'ouvrage sont nombreuses, l'avancée chronologique et la structuration, dynamiques. Surtout, la passion de Patricia Smart se révèle contagieuse.

Thérèse Lamartine

Gaston Cadrin
 LES EXCOMMUNIÉS DE SAINT-MICHEL-
 DE-BELLECHASSE AU XVIII^e SIÈCLE
 GID, Québec, 2015, 405 p. ; 39,95 \$

En rendant accessible une iconographie régionale d'une extrême minutie, Gaston Cadrin contribue de façon éclatante à épanouir la conscience historique des citoyens de la Côte-du-Sud. Cette population l'appréciera, éprouvée qu'elle fut à plusieurs reprises au fil du temps. Du fait de leur situation géographique, les habitants de la Côte-du-Sud eurent à subir la pyromanie des envahisseurs anglais lors de la Conquête, puis, une quinzaine d'années plus tard, l'affrontement entre les troupes étatsuniennes et les soldats de Sa Majesté, et enfin la terrible saignée démographique induite par la raréfaction des terres cultivables et l'attrait des filatures de la Nouvelle-Angleterre. Que des motifs de fierté et de mémoire leur soient offerts pour exorciser le souvenir des abus cléricaux commis en supplément, il faut en savoir gré à Gaston Cadrin.

Car le haut clergé est au cœur de ce que la rumeur évoque en référant aux *excommuniés* de Saint-Michel-de-Bellechasse. Quand Mgr Briand ordonna aux citoyens québécois d'aider les troupes britanniques à repousser les envahisseurs américains, il heurta les convictions d'une majorité. D'une part, parce que la population de la Côte-du-Sud se souvenait des exactions anglaises ; d'autre part, parce que certains espéraient tirer d'une victoire américaine un regain d'intérêt de la France à l'endroit du Canada. Certains citoyens, dont l'ancêtre de l'auteur, désobéirent à l'évêque Briand, prélat autoritaire et d'une servilité criante face au pouvoir britannique. Quand ils s'entêtèrent, interdiction fut faite aux curés de les inhumer en terre consacrée. L'ancêtre Cadrin substitua sa terre au cimetière paroissial ; elle accueillit, au rythme des décès, les corps de cinq rebelles. Furent-ils excommuniés ? Non, mais ostracisés.

Gaston Cadrin ne prétend pas liquider toutes les questions tisonnées par ce rappel. Il s'explique mal, par exemple, que huit noms, et non pas cinq, fassent défaut dans les registres paroissiaux des sépultures. Il déplore que les corps des récalcitrants, au lieu d'être honorés par une stèle quelconque, aient été déplacés à la demande des nouveaux occupants de la terre des Cadrin et réensevelis dans la partie du cimetière religieux réservée aux enfants morts sans baptême. Comment ne pas lui donner raison ?

L'ouvrage, par le caractère répétitif des actes notariés ou des ventes à l'encan, paraîtra longuet à ceux qui n'ont aucun lien avec la Côte-du-Sud. En revanche, ceux qui vivent un attachement à cette région liront avec intérêt et fierté l'hommage rendu à « ce peuple à la nuque rebelle ».

Autant l'iconographie séduit, autant dérangent les multiples renversés (surtout les lettres blanches sur fond noir et luisant).

Laurent Laplante

Simone Suchet et Pierre Perrault
 PIERRE PERRAULT, UN HOMME DEBOUT
 Varia, Montréal, 2015, 208 p. ; 23,95 \$

Le nom de Pierre Perrault (1927-1999) est inconnu de beaucoup de cinéphilos ; pourtant, c'est le cinéaste québécois (et même canadien) auquel on a consacré le plus grand nombre de livres et de thèses. De nombreux colloques ont porté sur son œuvre. Il a été, avec Claude Jutra, Michel Brault et Norman McLaren, le réalisateur le plus influent et le plus innovateur de tout le Canada.

Le livre que nous propose Simone Suchet s'apparente à une autobiographie, laissant pratiquement toute la parole au cinéaste volubile : il s'entretient de son enfance à Montréal, de son goût pour le

sport, de ses premiers emplois à la radio puis de sa découverte du cinéma documentaire. On apprécie surtout dans cette succession de souvenirs et d'anecdotes la conception si particulière du cinéma de Pierre Perrault, qui refusait l'étiquette de «documentariste» et préférait parler de «cinéma vécu». Chacun de ses tournages était une aventure épique, un périple, un moment privilégié qu'il nous raconte généreusement ici, comme il l'avait fait à mi-parcours avec Léo Bonneville dans la revue *Séquences* en 1983.



Dans son ouvrage, Simone Suchet reconferme que Pierre Perrault «récrivait toujours les entretiens qu'il accordait» car, selon lui, la parole ne pouvait jamais traduire intégralement toutes les nuances de sa pensée. Cependant, et c'est ce qui distingue ces entretiens de Simone Suchet des précédents, Pierre Perrault n'a pas eu le temps de les réviser; nous avons donc ici la parole intacte du cinéaste-écrivain.

Sans jamais avoir recours à cette expression sociologique, tous les films de Pierre Perrault convergent néanmoins autour du thème central de l'identité collective, constamment interrogée, selon la perspective d'un francophone qui se sent l'héritier d'un patrimoine ancestral venu de France mais en même temps authentiquement québécois et empreint d'Amérique: «Je me sens solidaire du peuple acadien comme je me sens solidaire des Franco-Manitobains et de tous les francophones hors Québec».

Capable de reconnaissance, par exemple lorsqu'il évoque son ami Hauris Lalancette, présent dans les quatre films de son cycle abitibien, Pierre Perrault parlera d'un «personnage qui continue à [l]'éblouir».

Ce beau portrait du cinéaste devrait nous inciter à revoir ses films dont plusieurs sont disponibles en ligne et en accès gratuit sur le site de l'ONF, et préalables (ou concomitants) à la lecture de ce livre indispensable.

Yves Laberge

Maryse Condé
METS ET MERVEILLES
Lattès, Paris, 2015, 300 p. ; 29,95 \$

Qu'est-ce qui distingue l'écriture de la cuisine? La première abhorre la répétition, tandis que la seconde en redemande. N'est-ce pas? C'est en tout cas ce qu'affirme Maryse Condé, dont le succès absolu est la jambalaya, un grand plat du sud des États-Unis. Passion, dites-vous? Absolument! Même si ce rapprochement peut choquer les âmes sensibles, qu'à cela ne tienne: c'est l'objet même du livre, d'autant plus qu'elle lui permet de lutter contre l'exclusion (des littératures guadeloupéenne, africaine et afro-américaine) dont elle s'est toujours

sentie victime. Plus encore: c'est un moyen de transgresser l'interdit édicté par la mère, à savoir que seules les personnes peu évoluées s'occupent de la cuisine.

Les lecteurs de la grande globe-trotteuse savent qu'elle ne fait pas dans le politiquement correct qui a envahi nos discours. C'est son abord direct de la vie, accompagné d'un continuel travail de mémoire, que l'on retrouve dans ce nouvel ouvrage aérien qui tient de l'écriture de soi, sans tomber dans l'illusion autobiographique ou dans la détestable mode de l'autofiction. La petite fille curieuse à qui l'on avait insufflé la «conviction d'appartenir à une espèce supérieure» (*La vie sans fards*) est tout entière sa vie durant happée par les saveurs et les odeurs du monde, mais c'est à New York qu'elle découvre, sur le tard même si elle y a tant habité, «que pour connaître la cuisine d'un pays il n'est pas nécessaire de voyager». D'ailleurs, ajoute-t-elle, «[l]es plats n'ont pas de nationalité». Voilà qui explique que ce soit dans la capitale économique de l'Occident qu'elle déguste le fameux imam bayildi, un plat turc à base d'aubergines et de tomates. Reste que ses nombreux voyages ouvrent la dimension ethnologique de la nourriture: «Visiter un supermarché est aussi instructif que parcourir un musée ou une salle d'exposition». Sans oublier le versant économique: «[...] la culture et la cuisine d'un pays ne dépendent-elles pas aussi de sa condition socio-économique?» Ce que nous avons tendance à perdre de vue, tant nous nageons dans une orgie de bouffe que la télévision ne cesse de promouvoir. C'est cette conscience aiguë – parfois minorée par une étonnante naïveté politique (par exemple, lors de son séjour en Israël) – qui fait le charme de la gourmandise de l'auteure.

En accompagnant l'ancienne élève de René Étienne, nous rencontrons ainsi mille plats de tous les continents, que la cuisinière, héritière de sa grand-mère Victoire, sait déguster et parfois même préparer avec la touche de créativité qui la caractérise. Du mafé de Winneba, au Ghana, aux rillettes de maquereau et au far d'Ouessant de la Bretagne, en passant par le tajine aux abricots secs et aux amandes, dégusté à Gabès, rien ne l'indiffère et elle exulte lorsque l'anthropologue Robert Jaulin l'invite à donner un cours d'ethno-cuisine avec sa femme. De même, avec une autre anthropologue, Maria Azzaro, c'est la cuisine plus que les réflexions sur Octavio Paz qui l'émerveille. Et si l'acteur James Campbell la séduit dans *La tragédie du roi Christophe*, c'est surtout ses dons en assaisonnements qu'elle vénère.

La leçon de ce livre: l'imitation ne mène nulle part. Devant la tradition, il faut réinventer. Mais il y en a une autre: la cuisine est politique. Le plat traditionnel de l'Afrique du Sud s'appelle le pad. Il unirait, dit-on, les Blancs et les Noirs.

Michel Peterson

